LA MORT D'ABEL,

TRAGÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

PAR le C. LE GOUVÉ.

Représentée pour la première fois, au Théâtre de la Nation, le 6 Mars 1791.

Primi parentes, prima mors, primus luctus.

PRIX, 20 sols.



A PARIS,
Chez J. G. MÉRIGOT, le jeune, Libraire, quai des Augustins, n°. 38.

1800.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ADAM.	*M. Vanhove.*
ÊVE.	*Mlle. Raucourt.*
CAIN.	*M. St. Prix.*
ABEL.	*M. Dupont.*
MEHALA, Femme de Caïn.	*Mlle. Thénard.*
THIRZA, Femme d'Abel.	*Mlle. Fleury.*
DEUX ENFANS DE CAIN.	
DEUX ENFANS D'ABEL.	

La Scène se passe dans la Mésopotamie, à quelque distance du Paradis terrestre, autrement appelé le Jardin d'Eden.

A MA MÈRE.

O vous, de qui ma vie est le moindre bienfait ;
Recevez cet essai d'un talent foible encore,
Qu'aux fêtes du théâtre honore
L'indulgente faveur du public satisfait.
Cette carrière illustre où j'obtiens son suffrage,
Votre main jadis me l'ouvrit,
Oui, quand mourut un père aussi tendre que sage,
Remplaçant cet ami perdu pour mon jeune âge ;
Des maîtres par vos soins formèrent mon esprit ;
Et vous dédier cet écrit
C'est vous présenter votre ouvrage.
Un autre titre encor me le prescrit.
Ma muse, peut-être hardie,
Sur la scène, où des rois et du peuple Romain
Brilloit la majesté, par les arts agrandie,
Mit le berceau du genre humain :
Pour tracer ces mœurs primitives,
Pour faire passer dans mes vers
Le charme pastorale et les grâces naïves
De l'enfance de l'univers,
J'imitai de vos mœurs la candeur douce et pure ;
Je prie dans vos discours le ton de la nature ;
Et si, sous les couleurs dont je l'ai revêtu,
D'Abel tendre et chéri le portrait est fidèle,
Vous m'avez servi de modèle,
Et c'est vous que j'ai peinte en peignant la vertu.
Mais ne suffit-il pas que vous soyez ma mère
Pour voir ma palme à vos genoux ?
Une mère !... ah ! quels droits son amour prend sur nous
Du moment où nos yeux s'ouvrent à la lumière !
Attentive, elle veille à nos premiers besoins ;
Et sèche nos premières larmes ;

Elle nous fait, par les plus tendres soins,
Du bonheur d'exister sentir les premiers charmes ;
Elle aide en ses premiers essais
Notre raison, notre langage ;
Elle doit recevoir l'hommage
De nos premiers travaux de nos premiers succès.
Le mortel fortuné qu'un triomphe courone
Dans les jeux d'Apollon, ou dans ceux de Bellone,
Vient déposer à son retour
Aux pieds de la beauté les dons de la victoire ;
La nature à mes yeux est bien plus que l'amour
Digne de sourire à la gloire ;
Et le nom, qui s'avancé au temple de mémoire
Du nom d'une mère escorté,
A des droits plus touchans sur la postérité.

LA MORT D'ABEL, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Paysage riant, et qui se ressent du tems primitif du monde et du voisinage du Paradis terrestre. On voit trois cabanes rustiques parmi des bosquets et des arbres asiatiques. Le jour est prêt de paroître.

SCÈNE PREMIÈRE.

ABEL, THIRZA.

THIRZA (*suivant Abel qui sort de sa cabane.*)

L'AURORE luit à peine, où vas-tu, cher Abel?
Où vas-tu, cher époux? avant qu'à l'Éternel
Du genre humain naissant la famille première
Du matin dans ces lieux adresse la prière,
Pourquoi donc t'arracher aux douceurs du sommeil?
Le premier dans ces champs, où l'orient vermeil
Va semer par dégrés la lumière et la vie,
Veux-tu voir le réveil de la terre embellie?
L'oiseau muet sommeille à la branche attaché;
L'hôte assoupi des bois dans son antre est couché:
Adam, Eve, Caïn, l'univers dort encore;
Veux-tu les devancer pour saluer l'aurore?

ABEL.

Oui sans doute, Caïn est encore endormi:
O ma chère Thirza, que puisse un songe ami,
A mes empressemens le rendant moins contraire!
Lui faire à son réveil chercher les bras d'un frère.

THIRZA.

Caïn, mon cher Abel, depuis long-tems t'a fui:
Crois-tu que dans ton sein il revole aujourd'hui,

Lui qui ne respirant que haine et que colère,
A mépriser tes pleurs semble toujours se plaire?

ABEL.

O Dieu, maître des cœurs comme de l'univers,
Si du haut de ce trône élevé sur les airs
Tu daignes, oubliant les fautes de mon père,
D'un des fils du pécheur entendre la prière,
Si des premiers humains la triste inimitié
Doit de leur Créateur éveiller la pitié,
De mon frère égaré fléchir la haine injuste;
Fais que de la nature il suive l'ordre auguste,
Et me rouvrant son cœur qui m'est encor fermé,
Il aime enfin Abel comme il en est aimé.

THIRZA.

Ne crois jamais d'un frère obtenir la tendresse:
Ne le connois-tu pas, Abel? Plein de rudesse,
Altier, sombre, jaloux, soupçonneux, emporté,
N'estimant que la force et que l'austérité,
La douceur à ses yeux n'est rien que la molesse;
Une larme, un souris lui semble une foiblesse!
Il fuit l'aspect des siens autant que le repos:
On ne le voit jamais errer sur ces côteaux,
Dans ces vallons fleuris, sous ces rians ombrages;
Il court au fond des bois, près des antres sauvages,
Aux lieux où la nature, austère comme lui,
Semble être de moitié dans son secret ennui,
Où l'horreur des aspects, jointe à la solitude,
Nourrit de ses chagrins la noire inquiétude.
C'est peu; de tes vertus, de ton bonheur jaloux,
Affligé de l'amour qu'Abel obtient de nous,
Il nous en fait toujours un reproche farouche;
Toujours, la raillerie ou l'insulte à la bouche,
Aux doux soins que de toi reçoivent les troupeaux,
A la tranquilité de tes simples travaux,
Il oppose les siens plus forts et plus utiles,
Et par son bras nerveux les champs rendus fertiles.
Cette jalouse humeur, que tu ne vaincras pas
Sans cesse entre vous deux doit semer les débats.
Il te hait, il t'évite, évite-le de même.
Laisse-le, cher Abel, ennemi de lui-même
S'il trouve dans la haine un funeste plaisir,

De ses cruels chagrins se repaître à loisir;
Et, lorsqu'il ose fuir ta tendresse insultée,
Loin de venir baigner notre couche attristée
De pleurs qui sont perdus, et pousser dans mes bras
De vains gémissemens que l'ingrat n'entend pas,
Rends froideur pour froideur, garde un calme paisible
Sache te faire un cœur à sa haine insensible.
De moi dans ce moment je n'ose te parler,
Peut-être ta Thirza devroit te consoler,
Abel; mais tes parens qui t'aiment, qui t'honorent,
Ta sœur qui te chérit, tes enfans qui t'adorent,
Le Seigneur qui toujours voit d'un œil de bonté
L'encens de tes autels vers son trône monté,
Ces beaux lieux, de Caïn tout devroit te distraire.

ABEL.

Non, il me faut encor l'amitié de mon frère!
Je l'avouerai, ces lieux où règne le bonheur,
Mon encens honoré des regards du Seigneur,
De mes jeunes enfans les transports, les caresses,
Et de mes vieux parens les touchantes tendresses,
Et sur-tout ton amour, trésor de ton époux,
Sans doute pour Abel sont des plaisirs bien doux;
Mais si fuyant mes bras mon frère me rejette,
Je n'ai, même avec toi qu'une joie inquiète;
Je suis moins satisfait des divines bontés,
Et ces champs à mes yeux semblent désenchantés.
O tems de notre enfance, ô tendresse première!
Momens plus doux! Caïn aimoit alors son frère!
Alors il unissoit ses plaisirs à mes jeux;
A rafermir nos pas nous nous aidions tous deux;
Nous nous confions tout, plaisirs, espoir, alarmes,
La main d'un frère, hélas! seule essuyoit nos larmes;
Dans les bras l'un de l'autre on nous voyoit toujours;
A présent, jours affreux si loin de ces beaux jours,
Il ne m'oppose plus qu'une froideur funeste,
Il m'évite; il me craint, peut-être il me déteste!..
Moi je le suis toujours, toujours il fuit mes pas,
Et ses regards vers moi ne se détournent pas.
Reviens, ingrat, abjure une haine cruelle;
Va, ce n'est point un cœur qui te cherche et t'appelle
Pour venger des affronts si long-tems essuyés,

C'est ton frère tout prêt de tomber à tes pieds.

THIRZA.

L'épouse de Caïn approche toute en larmes.

SCÈNE II.

ABEL, THIRZA, MÉHALA.

ABEL.

Méhala, qu'avez-vous? quelles sombres alarmes
Se peignent dans vos yeux?

MÉHALA.

Oh! trop heureux époux,
Que, s'il ne vous aimoit, mon cœur serait jaloux!
Vous passez dans la paix vos heures fortunées,
Tandis que dans les pleurs se perdent mes journées.

ABEL.

Quels sont donc vos ennuis?

MÉHALA.

Mon frère!...

ABEL.

Répondez.

MÉHALA.

Caïn est mon époux et vous le demandez!
Je l'aime: n'est-il pas cruel pour ma tendresse
De voir qu'à l'âge heureux où brille la jeunesse,
Caïn, dont j'espérois embellir les destins,
Abandonne ses jours à d'éternels chagrins?
Combien pour Méhala cette nuit fut horrible,
Tout-à-coup il s'éveille et pousse un cri terrible,
S'élance de son lit et se frappe le sein,
Déchire en se roulant la terre de sa main;
Et furieux, bravant les vengeances suprêmes,
Vomissant contre Dieu les plus affreux blasphêmes,
Invoque le tonnerre, appelle le trépas:
Je craignois que l'enfer ne s'ouvrit sous ses pas,
Je craignois que de Dieu, sur sa tête lancée,
La foudre n'exauçât sa demande insensée,
Et pour laisser au monde un exemple éternel,
N'embrasât avec lui notre toit criminel.
Avec mes deux enfans à ses pieds prosternée,

Je tâche d'appaiser sa fureur effrénée ;
Il rejette soudain mes vains empressemens ;
Il s'échappe, en poussant de longs gémissemens,
Pareils aux hurlemens des animaux sauvages
Qui du fond des forêts infestent les ombrages ;
Il fuit, moi quelque tems je marche sur ses pas,
En l'appelant encore, en lui tendant les bras ;
Mais, d'un pied plus rapide emporté dans sa fuite,
Il me force à la fin de cesser ma poursuite ;
Je m'arrête, accablée ; et je ne le vois plus.
Je revenois, pleurant mes efforts superflus,
Quand vous avez tous deux soudain frappé ma vue ;
De deux amis si chers la rencontre imprévue
A flatté ma tristesse, et vers vous j'ai volé
Pour épancher les maux de ce cœur désolé....
Ah ! j'en avois besoin !

ABEL.

Je trouverois des charmes
A sécher, Méhala, vos vertueuses larmes ;
Mais, d'un secret effroi sur sa fuite frappé,
De Caïn seulement je puis être occupé :
Que fait-il ? ah ! sans doute épuisé par la rage
Il tombe évanoui sur un rocher sauvage,
Ou, si son excès même y soutient ses esprits,
La voix des noirs torrens répond seule à ses cris...
C'est la voix d'un ami qu'il lui faudrait entendre !
Que ne sais-je en quel lieu je pourrois le surprendre !
J'irois, de mes secours lui présentant l'appui,
Appaiser ses transports ou gémir avec lui ;
Il connoîtroit son frère ! il verroit si je l'aime !...
Que dis-je, quand, séduit par ma tendresse extrême
Je crois voir par mes soins son courroux appaisé,
Peut-être est ce moi-même, hélas ! qui l'ai causé ?
Je dois toujours avoir cette funeste crainte !...
Ah ! parlez, Méhala, répondez-moi sans feinte...
Ne craignez rien... je sais.., que jen suis détesté,
Vous pouvez m'avouer la triste vérité,
Oui, parlez... suis-je encor l'objet de sa colère ?

MÉHALA.

Méhala ! cher Abel, ne peut vous satisfaire,
Dois-je de mon époux révéler les secrets ?

ABEL.

Je vous entends assez... mes soupçons sont trop vrais.
Ah ! Dieu !

MÉHALA.

Sur votre front quel trouble vient de naître ?
Ah ! si Caïn souvent paroît vous méconnoître ?
De grace, cher Abel, n'en soyez point aigri ;
Ne lui retirez pas le cœur qui l'a chéri ;
Et sur-tout du Seigneur, à tous vos vœux propice,
Contre Caïn jamais n'invoquez la justice.

ABEL.

Moi! ma sœur! eh! ma bouche ici même, aujourd'hui,
Avant que vous vinssiez, imploroit Dieu pour lui ;
Et, si la main divine à le perdre étoit prête,
Entre la foudre et lui j'irois placer ma tête.
Moi! cesser de l'aimer! n'ayez point cet effroi :
Chérir toujours mon frère est un besoin pour moi !
Je n'ai point son adresse et sa force en partage,
Je n'ai reçu qu'un cœur, c'est mon seul avantage,
Mais le cœur le plus tendre, et qui n'est animé
Que du désir si doux d'aimer et d'être aimé.
J'attends ici Caïn : aussi-tôt qu'il s'approche,
Je vole dans ses bras sans plainte, sans reproche,
Et lui dis, pour calmer son injuste courroux,
Ce que l'amour d'un frère inspire de plus doux ;
Dans le fond de son cœur je cherche la nature,
Je l'y trouverai!... l'aube a chassé l'ombre obscure,
Le jour naît, l'heure approche où l'homme dans ce lieu.
Fait monter sa prière au trône de son Dieu :
Caïn sans doute ici va revenir pour elle,
Et ma tendresse alors...

MÉHALA (*d'une voix tremblante.*)

La prière...

ABEL.

L'appelle ;
Il n'y manqua jamais !

MÉHALA.

Ah ! je crains...

ABEL.

Quoi ! ma sœur ?

Il pourroit dérober ses vœux au Créateur !

MÉHALA.

Eh ! je connois Caïn, ma crainte est légitime ;
Je redoute pour lui la peine d'un tel crime,
Ah ! malheureux époux !

THIRZA.

Nos parens et nos fils
Pour prier dans ces lieux s'avancent réunis.
Je n'y vois point Caïn !

ABEL.

Dieu, qu'offence mon frère!
Dieu, détourne aujourd'hui tes regards de la terre !

MÉHALA (*à Thirza.*)

O vous, sœur de Caïn, devenez son appui,
Daignez avec sa femme implorer Dieu pour lui.

THIRZA.

Oui, ma sœur, je ressens votre douleur profonde.

SCÈNE III.

ADAM, ABEL, THIRZA *et ses Enfans*, MÉHALA *et ses Enfans.*

ADAM.

O vous, premiers humains, d'où sortira le monde
Enfans d'Eve et d'Adam. enfans nés de mes fils,
Le sommeil quitte enfin nos sens appésantis,
Et les songes légers, dont nous berçoient les ombres,
Vont les réjoindre au fónd des antres les plus sombres.
Notre raison qui dort quand notre œil est fermé,
Se réveille avec nous et son feu rallumé
A l'esprit presqu'éteint rend sa clarté première,
Comme l'aurore au monde a rendu la lumière.
Tristes pêcheurs, bannis d'un séjour de bonheur,
Offrons d'un cœur contrit les soupirs au Seigneur,
Et prions-le de tendre une main protectrice
A l'homme errant tojours dans les sentiers du vice.
Mais Caïn ne vient pas ! je n'attends plus que lui ;
Pourquoi retarde-t-il la prière aujourd'hui ?
Méhala, dans quel lieu est-il ?

MÉHALA.

Il est sans doute,
Mon père, dans les champs dont il a pris la route.

ADAM.

Il va venir bientôt ?

MÉHALA.

Je l'ignore.

ADAM.

Comment !
Tu l'ignores, ma fille?... Ah ! quel pressentiment
S'élève tout-à-coup dans mon âme inquiete !...
Il pourroit... réponds-moi... Quoi tu restes muette!..
Caïn ne viendra point... O crime ! ô derniers coups !

EVE (*à part.*)

Triste fruit de ma faute !

ADAM.

Ah ! mon juste courroux...

MÉHALA.

Mon père, vous savez, sa sombre inquiétude
De nos bois écartés cherche la solitude ;
Il craint de confier les peines qu'il ressent,
Et c'est pour souffrir seul que Caïn est absent.
Pardon.

ADAM.

D'un long courroux un père est-il capable ?
Veuille Dieu, comme moi pardonner au coupable !

EVE.

Sans doute c'est encor sa haine pour Abel....
Le jour naît et Caïn est déjà criminel !

ADAM.

Prions donc, mes enfans, sans Caïn.

ABEL.

Ah ! mon père,
Daignez attendre encor, je cours chercher mon frère.
Je vois avec douleur qu'à la prière absent
Il arme contre lui le bras du Tout-Puissant ;
Je vole prévenir sa faute et sa disgrace.
Je ne sais où mes pas découvriront sa trace ;
J'ignore quel chemin vers lui me conduira,
Mais mon guide est mon cœur, ce cœur me l'apprendra.

Je trouverai Caïn ; et, d'une loi sacrée
Rappelant le respect à son ame égarée,
L'enlevant, s'il le faut sur ce sein fraternel,
Je vais le ramener aux pieds de l'éternel.

MÉHALA.

Ah! généreux Abel!

EVE.

Eh! comment! le barbare
N'est-il donc point touché d'une vertu si rare!
Quoi! tu peux, toi, l'objet de son inimitié!...

ABEL.

Il est près de l'abîme, ah! j'ai tout oublié!
Je ne vois plus ses torts, quand son danger m'appelle,
Et je cours soutenir sa vertu qui chancelle.
Vous attendrez, mon père?

ADAM.

Oui, j'en donne ma foi;
Va, vole, et puisses-tu l'amener avec toi. (*Abel sort.*)

SCÈNE IV.

ADAM, EVE, MÉHALA *et ses Enfans*, THIRZA *et ses Enfans*.

ADAM.

Voila Caïn!... hélas!... c'est donc peu que sans cesse,
Sa haine afflige Abel dont il a la tendresse,
Il ose encor braver le maître des humains!
Veut-il donc irriter dans ses terribles mains
Les foudres suspendus sur nos têtes coupables?
J'ai deux fils! que leurs cœurs sont loin d'être semblables!
Si l'un vertueux, tendre, à me plaire assidu,
Semble un ange de paix près de moi descendu,
L'autre dur, envieux, dans ses transports funestes,
Semble être un instrument des vengeances célestes,
Et d'un tourment cruel accablant mes vieux jours,
Toujours blesse ce cœur qu'Abel guérit toujours,
Mais ne sois point, Adam, étonné qu'il t'opprime;
Ses vices sont la peine et le fruit de ton crime.

EVE.

Non, des chagrins, qu'un fils ose ici te causer,
Ce n'est pas lui, c'est moi que tu dois accuser,
Moi, qui fus plus coupable en devenant féconde.

ADAM.

Eh! pourquoi donc toujours dans ta douleur profonde
Te reprocher les maux que ton époux ressent?
Quel crime as-tu commis dont je sois innocent?
Va, tu fus seulement coupable la première.

EVE.

Voilà ce qui me rend ma peine plus amère;
Tout dit à mon amour, de ton sort consterné,
Que je t'ai dans l'abîme à jamais entraîné.
Ah! dans ce bel Eden, dans ce riant asyle
Dont dieu créa pour nous la retraite tranquille,
Où les dons de sa main prévenoient nos désirs,
Où la douce innocence épuroit nos plaisirs,
Nous coulions d'heureux jours dans une paix profonde
Moi seule j'ai perdu toi, nos fils, et le monde!
O jour! ô châtiment!... Sur le trône des airs
Je vois, je vois ce Dieu, le front armé d'éclairs;
Descendre pour juger ses foibles créatures;
J'entends sa voix terrible accusant nos parjures,
Nous annoncer la mort, dont il étend les coups
Sur tout ce genre humain qui doit naître de nous.
Vous que frappe déjà sa sentence suprême,
O mes enfans, vengez l'univers et vous-même:
Mon forfait contre moi doit tous vous réunir;
Maudissez-moi.

MÉHALA.

Qui? nous!... nous venons vous bénir.
Perdez ce souvenir dont l'image nous blesse:
Ah! ces biens, qu'a détruis un instant de foiblesse,
Votre amour les rend tous à vos enfans charmés,
Votre cœur dans l'Eden nous eût-il plus aimé?

EVE.

Non sans doute; et faut-il qu'un séjour plein de charmes....

THIRZA.

Abel revient.

EVE.

Quoi! seul! et l'œil noyé de larmes!

SCÈNE V.

ADAM, EVE, MÉHALA *et ses Enfans*, THIRZA *et ses Enfans*, ABEL.

ADAM (*à Abel.*)

Tu n'as pas rencontré ton frère?

ABEL.

Plût au Ciel!
Il ne m'eût point porté le coup le plus cruel.
Hélas!

ADAM.

Que t'a-t-il fait?

ABEL.

Près de cette retraite
Je le trouve abîmé dans une horreur muette.
Je vole l'embrasser, vous connoissez mon cœur;
Je lui dis qu'on l'attend pour prier le Seigneur:
Je n'ose répéter sa réponse farouche;
Mais pour prix de ce soin la menace à la bouche,
La fureur dans les yeux, il me ferme ses bras,
Il me commande à moi de fuir toujours ses pas,
Et s'échappe en laissant dans mon âme éplorée
Le trait empoisonné dont elle est déchirée...
Il n'aimera jamais le malheureux Abel!

ADAM.

L'ingrat! il fuit son frère! outrage l'Eternel!
Ne craint-il point pour lui l'exemple de ma chûte?
Il perd l'appui du ciel; et foible, seul, en butte
Aux piéges renaissans de l'esprit suborneur,
Pourra-t-il, si pour guide il n'a plus le Seigneur,
S'avancer d'un pas ferme aux bords des précipices?
O jour, jour commencé sous de tristes auspices,
Comment finiras-tu!

ABEL.

Caïn!

ADAM.

Je vais le voir,
Peut-être mes avis sauront-ils l'émouvoir,
Peut-être rallumée à ma voix paternelle,

La sainte piété, l'amitié fraternelle
Renaîtra dans son cœur.

ABEL.

Vous daignerez pour moi...

ADAM.

Sois sûr que s'il m'écoute, il reviendra vers toi.
Prions Dieu, mes enfans, de seconder un père.

(Ils se mettent tous à genoux, excepté Adam.)

O Dieu ! Cain fuyant ta route et ta lumière,
Te ravit ce tribut de respect et d'amour
Que l'homme à son réveil doit t'offrir chaque jour,
Je vais à son devoir rappeler le coupable.
Toi, si dans ce séjour où ta main redoutable,
M'a banni loin d'Éden, pour les humains perdu,
Ton regard sur Adam est toujours descendu,
Si, toujours modérant l'arrêt de ta colère,
Les dons de ta clémence ont charmé ma misère,
Joins à tous tes bienfaits, joins une autre bonté;
Fais que d'un fils cruel je dompte l'âpreté;
Dieu! prête à mes discours un charme qui le touche,
Ouvre à ma voix son âme insensible et farouche,
Rends ce fils à son frère, à nous, à ton autel,
Et que Caïn changé devienne un autre Abel.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

La Scène représente une plaine où l'on voit les traces de l'agriculture naissante, et dans l'enfoncement deux autels dressés sur une élévation à une assez grande distance l'un de l'autre. Caïn, une bêche à la main, laboure : le soleil est ardent.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAIN *seul.*

Travailler et haïr, voilà donc mon partage !
Courbé dès le matin sur ce pénible ouvrage,
De mes seules sueurs dont il est inondé,
Ce stérile sillon semble être fécondé.

Le

Le poids de la chaleur m'accable et me dévore.
Que fait en ce moment cet Abel qu'on adore?
Tranquille, il goûte à l'ombre un indolent repos,
Ou frédonne des airs auprès de ses troupeaux.
Cependant, quand le soir au sein de nos demeures
Du sommeil qui me fuit ramènera les heures,
Abel sera comblé de cent marques d'amour;
Et moi, qui pour les miens travaille tout le jour,
J'irai, sans ces tranports qu'à lui seul on prodigue,
De mes membres lassés reposer la fatigue.
Voilà, voilà le prix des efforts de mon bras!
Tu travailles, Caïn, pour nourrir des ingrats!
Laisse cet instrument à ton bonheur contraire.

(Il jette sa bêche loin de lui.)

Je viens de le revoir cet exécrable frère
Dont on vante toujours les vertus et le cœur:
Quel air efféminé que l'on nomme douceur!
Quel ton plein de mollesse où l'on trouve des charmes!
Il ne sait que chanter et répandre des larmes!
Qu'avec dédain, par lui je me suis vu prié!
Qu'il me paroissoit foible!... il me faisoit pitié!
Il est heureux pourtant, et rien ne le chagrine
L'amour de sa famille et la faveur divine,
Sa foiblesse elle-même et ses goûts nonchalans
Tout conspire au bonheur de ses jours indolens!
Et moi, mortel créé dans un jour de colère,
Haï de dieu, haï de ma famille entière,
Malheureux de l'amour à mon frère accordé,
Toujours de noirs pensers et d'ennuis obsédé,
Regrettant le néant, maudissant ma naissance,
Fatigué du fardeau de ma triste éxistence,
N'obtenant qu'avec peine un sommeil douloureux,
Et l'achetant encor par des songes affreux,
Enfin, réduit sans cesse à ce malheur extrême,
D'abhorrer la nature, et les miens et moi-même,
Mes jours, mes sombres jours à gémir occupés;
M'apportent des enfers les maux anticipés,
Voilà, trop foible Adam, ton ouvrage funeste!
Si tu n'avois trahi la volonté céleste,
Tous tes enfans vivroient sous un ciel enchanté,
Dans la paix, l'innocence et la félicité;
Je n'aurois pas, du moins, à plaindre ma misère...

Mais je crois que toujours j'abhorrerois mon frère.
J'abhorre le dieu même à qui ce frère a plu;
Je ne l'ai point prié : je l'eusse envain voulu :
Trop certain que jamais mon malheur ne le touche,
La prière eût soudain expiré dans ma bouche.
Quel jour! que son éclat importune mes yeux!
O réveil de la terre, ô soleil radieux
Qui revêts l'univers de ta splendeur céleste,
Le foible Abel t'admire, et moi... je te deteste;
La sombre horreur des nuits plaît mieux à mes chagrins.

SCÈNE II.

CAIN, ADAM.

ADAM.

Cain?

CAIN.

Ciel! c'est Adam... ô père des humains,
Mon père, quel courroux dans vos yeux se déploie?
La présence d'Abel y fait naître la joie!
Le reproche est déjà sur son front irrité!...

ADAM.

Tu les lis sur mon front, tu l'as donc mérité?
Oui, le chagrin m'amène...

CAIN.

Et non l'amour, mon père!
Ce tendre sentiment n'étoit dû qu'à mon frère.

ADAM.

Non, c'est aussi l'amour, et pourquoi, comme Abel
Ne serois-tu pas cher à ce cœur paternel?
N'est-tu donc pas mon fils? et comme dans les siennes,
N'est-ce donc pas mon sang qui coule dans tes veines?
Je t'aime autant que lui, vous êtes tous les deux
Le charme de mon cœur, le plaisir de mes yeux.
Mais c'est toi, toi, cruel, qui n'aimes pas ton père!
Tes plaintes, tes chagrins, ta haine pour ton frère
Toujours devant mes yeux de larmes arrosés
Offrent l'affreux tableau de mes fils divisés,

Empoisonnent mes jours, et r'ouvrent ma blessure,
Redoublent mes remords et l'horreur que j'endure.
Que dieu frappe à son gré, justement irrité,
L'ouvrage de ses mains qui trahit sa bonté,
Je courbe avec respect ma tête criminelle;
Mais toi, dont mes malheurs, ma bonté paternelle
Auroient dû désarmer l'orgueil trop endurci,
Que t'ai-je fait, ingrat! pour m'accabler ainsi?
Parle, ôte-moi le trait dont mon ame est atteinte.

CAIN.

N'entendrai-je jamais que reproche et que plainte?
Et ne me verrez-vous que d'un œil prévenu?
Le malheureux Caïn doit vous être connu:

(Avec contrainte.)

Mon père, je vous aime... et ne hais point mon frère,
Mais vous le savez bien; mon âpre caractère
Vers les plus forts travaux m'a toujours emporté;
J'ai des sillons ingrats vaincu l'aridité,
Et, déchirant son sein d'une main obstinée,
Arraché ses trésors à la terre étonnée.
Pour garantir nos corps, que dieu n'a pas couverts,
Des chaleurs des étés, et du froid des hivers,
J'ai dans le fond des bois, que remplit l'épouvante;
Du lion terrassé ravi la peau sanglante.
Mais en le combattant j'ai pris sa dûreté,
De mes rudes travaux j'ai gardé l'âpreté,
Je dois tous mes défauts à mes vertus peut-être!
De mes transports fougueux puis-je me rendre maître,
Et montrer, vers la force en tout tems entraîné,
Les tendres mouvemens d'un cœur efféminé?
D'ailleurs vous connoissez ma triste destinée:
Le chagrin, qui flétrit mon ame empoisonnée,
Me rend tout importun, et me fait détester
Le fardeau de mes jours qui me pèse à porter.
Aujourd'hui ma tristesse est encor plus pénible;
Je frémis en secret d'une horreur invincible;
De lugubres pensers me remplissent d'effroi,
Et je ne fus jamais si fatigué de moi.
Voilà pourquoi Caïn, avec quelque rudesse,
De vos soins, quelquefois, repousse la tendresse;
Mais du ciel qui m'a fait accusez la rigueur,

Le tort est à dieu seul, et non pas à mon cœur.

ADAM.

Tu te trompes, Caïn, et toi seul ès coupable.
Ta farouche âpreté, ton humeur intraitable,
Tes vices, qui par toi ne sont point combattus,
Détournant tous tes pas du sentier des vertus,
T'apportent cet ennui qui suit toujours le crime;
Ce sont tes passions qui te font leur victime.
Tu souffres aujourd'hui! n'es-tu pas criminel?
N'as-tu pas repoussé ton frère?

CAIN, *(à part.)*

Encore Abel!

ADAM.

Ton frère qui toujours plein d'un zèle si tendre,
D'une faute nouvelle accouroit te défendre.
N'as-tu pas, plus coupable, au dieu qui t'a formé,
Refusé de tes vœux l'homage accoutumé;
Et, loin que ton refus par ton remord s'expie,
Tu peux encor, tu peux, dans ton audace impie,
Former sur sa sagesse un doute criminel,
Et du sein de la fange accuser l'Eternel;
Malheureux, que d'un mot il réduiroit en poudre!

CAIN.

Eh! bien, qu'il tonne donc, je bénirai sa foudre.
Je suis si las du jour, je me hais tant, je voi
Un si triste avenir se préparer pour moi,
Qu'à mes yeux le trépas, achevant ma misère,
Seroit de sa bonté la faveur la plus chère.
Je suis né de la femme, en son flanc condamné
J'ai puisé les fleaux du sang dont je suis né,
Et des malheurs qu'à l'homme un dieu cruel apprête,
Le fardeau presqu'entier est tombé sur ma tête.

ADAM.

Non, mon fils, non, sur toi, dieu juste en ses arrêts,
N'a point de son courroux rassemblé tous les traits,
Et de l'homme tombé relevant la disgrace,
Il t'ouvre comme à nous les trésors de sa grace.
Tes plaintes, tes forfaits seuls ont sû t'en priver:
Si tu reviens vers lui, tu vas les retrouver;
Un remords te rendra sa bonté tutélaire;
Ce Dieu ne garde point une longue colère,
Et quand de sa loi sainte il punit l'abandon,

Son indulgente main offre encor le pardon.
Tu l'accuses, mon fils! eh! d'où vient ce murmure?
Ne t'a-t-il pas donné tout ce dont la nature,
Charme dans ce séjour nos regards et nos goûts?
Ne t'a-t-il pas donné des biens encor plus doux,
Les sentimens du cœur que la joie accompagne?
N'as-tu pas une amie, une tendre compagne,
Pour calmer les chagrins qui viennent te presser?
N'as-tu pas des enfans que tu peux embrasser?
Quoi! tu te plains du ciel, étant époux et père!
Moi, rongé de remords, accablé de misère,
Quand je vois mon épouse, ou l'un de mes enfans,
Quand tu m'ouvres tes bras je sens moins mes tourmens.
Je me crois, près des miens, aux beaux jours de ma gloire,
Et ma chûte, et mes maux sont loin de ma mémoire.
Tu peux de ce plaisir éprouver la douceur!
Dieu t'a fait pour jouir, en te donnant un cœur,
Les sources du bonheur te sont toutes ouvertes.
Mais toujours occupé du regret de nos pertes,
Toujours fuyant des tiens la tendresse et l'appui,
T'aigrissant sur ton sort, et t'entourant d'ennui,
Tu flétris tous les biens que l'Eternel t'envoye;
Et tu fermes ton cœur qu'il ouvroit à la joie.
Ah! ne le contrains point, ah! cherche le bonheur
Dans les bras de ton frère, aux genoux du Seigneur;
Ne vas plus, du chagrin qui toujours te consume,
Loin de tous tes parens exhaler l'amertume;
Va, l'homme qui vit seul ne sauroit être heureux,
La solitude encor rend nos maux plus affreux;
Reviens vers nous, la vie alors te sera chère;
Nous ferons tout du moins pour calmer ta misère.
Je t'ai vu plus heureux, mon cher fils.

CAIN.

Heureux! moi?
Dans quel tems?

ADAM.

Lorsqu'Abel étoit aimé de toi.

CAIN, *(à part.)*

Toujours Abel!

ADAM.

Alors tu semblois plus tranquille,

Et ton bonheur, ta joie enchantoient notre asyle,
Ta haine pour ton frère en a chassé la paix;
Cher Caïn, rends-nous-la, rends-nous-la pour jamais,
O mon fils, vois de pleurs ces paupières baignées;
Vois ce front, ces cheveux qu'ont blanchi les années,
Vois ce corps chancelant, par les maux énervé,
Peut-être que bientôt, à mon terme arrivé
Je subirai la mort, dont le premier, sans doute,
Adam doit vous ouvrir l'inévitable route:
Je ne puis avec vous rester encor long-tems;
Je voudrois, cher Caïn, et de toi je l'attends,
Vous réconcilier avant que je ne meure,
De l'aspect de la paix charmer ma dernière heure,
Et, sûr en les quittant du bonheur de mes fils,
Pour toujours après moi vous laisser réunis.
Tu ne peux, mon ami, refuser ton vieux père,
Est-ce donc un effort que de chérir son frère?
Tu chériras Abel... si tu savois combien
Son cœur, qu'à tort tu fuis, redemande le tien,
Combien ce doux retour aura pour lui de charmes!
Quel mal lui fait ta haine?... ah! les yeux pleins de larmes
Il vient souvent contre elle implorer mon appui;
Il vient, sans t'accuser, prenant le tort sur lui,
Avec cette candeur qui fait son caractère,
Me prier de porter sa douleur à son frère.
Comment par ses regrets n'es-tu pas désarmé?
Non, un frère jamais ne sera plus aimé.
Peut-être, sa tendresse en est capable encore,
Près de ces lieux il pleure, il gémit, il t'implore,
Il t'appelle en tremblant.... eh! pourquoi le hais-tu,
Lui, de qui la douceur égale la vertu?

CAIN.

M'allez-vous exalter la douceur de mon frère?
Du soin de le vanter rien ne peut vous distraire;
Sur les éloges vains que vous lui prodiguez
Vous revenez sans cesse, et vous m'en fatiguez;
Eh! bien, si je n'ai pas son mérite en partage,
Si j'ai mille défauts enfin, c'est votre ouvrage,
Je serois vertueux si vous n'eussiez péché;
Si par votre foiblesse à jamais retranché...
Vous pleurez.... ah!...

ADAM.

Poursuis, ta plainte est légitime :
Oui, j'ai fait ton malheur, oui, ma faute t'opprime ;
Il m'est dû se reproche où tu t'es emporté ;
Déchires-le ce cœur, je l'ai bien mérité.
J'avois cru que du sang écoutant la tendresse,
Tu ménagerois plus mes maux et ma vieillesse ;
J'avois cru que mes soins, mon amour, mon remord,
M'obtiendroient de mon fils le pardon de son sort ;
Je t'en parois indigne.... ô père misérable !
O d'un triste avenir image épouvantable !
Ainsi dans mon forfait les humains confondus,
Tous du premier pêcheur qui les aura perdus
Chargeront la mémoire et de haine et d'outrage,
Et leurs cris, contre Adam s'élevant d'âge en âge,
Si de l'ame après nous luit encor le flambeau,
Troubleront ma poussière au fond de mon tombeau,
Ah ! grand Dieu, je succombe à cette affreuse idée !...
(Il s'éloigne, et va s'appuyer en pleurs contre un arbre.)

CAIN, *(à part.)*

Oh ! de quel désespoir son ame est possedée !
Et c'est moi qui le jette en des maux si cruels....
Quel cœur m'as-tu donc fait, Dieu qui fis les mortels !
Je produis la discorde et le trouble où nous sommes :
Ah ! je ne suis pas fait pour vivre avec les hommes !
Je devrois habiter dans le fond des déserts,
Parmi les animaux effroi, de l'univers :
Encore envers leurs fruits ils sentent la nature,
Caïn seul dans le monde est sourd à son murmure !...
Mais non, je crois entendre enfin son cri sacré,
Je l'entends, sa voix parle à ce cœur pénétré...
Ah ! cédons et suivons le flambeau qui m'éclaire ;
Allons tomber aux pieds de mon père... ô mon père.
(Il se jette aux genoux d'Adam.)
S'il m'est encor permis de prononcer ce nom,
Daignez à votre fils accorder son pardon.
Je ne suis digne, hélas ! que de votre colère,
Sans doute ; mais voyez mon repentir sincère,
Entendez les sanglots qui partent de mon sein ;
Sentez mes pleurs couler, j'en baigne votre main.
Cette main qu'en tremblant un fils coupable embrasse.

Eh! bien, qu'exigez-vous ponr m'accorder ma grace?
Voulez-vous que soudain j'aille trouver Abel?
J'y consens, j'obéis à vous, à l'Eternel:
Je vole vers mon frère, et mon cœur me l'ordonne;
Mais dites-moi du moins: Caïn, je te pardonne.

ADAM.

Lève-toi, c'en est fait, je t'ai tout pardonné:
Mon courroux cède aux pleurs dont je te vois baigné.
Que dis-je, s'ils sont nés d'un remords véritable,
Si tu t'es repenti; non, tu n'es plus coupable.
O, retour! ô souhait à la fin exaucé!
Que je bénis l'instaut où tu m'as offensé!
De ton reproche amer que je bénis l'injure,
Puisqu'il a dans ton cœur réveillé la nature,
Puisque mes yeux en pleurs et mon front abattu
A mon fils criminel ont rendu sa vertu,
La vertu, tu la sens; viens embrasser ton père!
Mais ne différons point, allons trouver ton frère:
Hâtons-nous de calmer son amour désolé;
Chaque instant de retard à sa joie est volé;
Faisons soudain passer dans son ame attendrie
La paix et le bonheur dont la nôtre est remplie.

CAIN.

Je vous suis.

SCÈNE III.

ADAM, CAIN, ABEL, *(qui entre en tremblant.)*

ADAM.

CHER Abel, n'évite point nos yeux.
Caïn t'aime: mes fils, embrassez-vous tous deux.

ABEL.

Tu m'aimes, est-il vrai? quoi! mon amour te touche?
Que j'entende ce mot prononcé par ta bouche?
Ta voix le portera tout entier dans mon cœur.

CAIN, *(avec contrainte.)*

Oui, mon frère.... je t'aime.

ABEL.

O langage enchanteur!
Je te tiens donc enfin dans mes bras! je te presse

Contre ce cœur pour toi toujours plein de tendresse.
(Il embrasse Adam.)
Cher Caïn... cher Adam, vous par qui réunis...
Vous ne fûtes jamais si cher à vos deux fils;
Et toi Dieu, je rends grace à ton soin tutélaire;
De tes bontés pour moi je reçois la plus chère.
Quelsque soient de tes cieux les plaisirs ravissans,
Non, ils n'égalent point ceux qu'ici je ressens!
Mon frère, n'ayons plus ni soupçon, ni querelle,
Si jamais envers toi quelqu'offense nouvelle
M'échappoit par hasard, sans détour, sans effroi,
Viens aussi-tôt, Caïn, t'expliquer avec moi;
Je te satisferai; mais qu'aussi moins farouche;
Le pardon sans délai descende de ta bouche;
Et promets-moi du moins, ce serment m'est bien dû,
De ne plus m'en vouloir sans m'avoir entendu.

CAIN.

Il n'en est pas besoin; c'en est fait... je veux suivre
Les conseils de mon père... avec toi je veux vivre...
Avec tous mes parens... eh! puissai-je auprès d'eux
Trouver la paix de l'ame et des jours plus heureux.

ABEL.

Caïn, veux-tu m'en croire? Eve et nos sœurs encore
Ignorent le bonheur d'un frère qui t'adore;
Viens, pour les en instruire, et leur rendre la paix,
Nous montrer embrassés à leurs yeux satisfaits.

SCÈNE IV.

ADAM, ABEL, CAIN, EVE.

EVE.

Ah! que vois-je? mes yeux, faut-il que je vous croie?

ABEL.

Oui, ma mère; venez partager notre joie.
Caïn m'aime...

EVE, *(les embrassant.)*

Ah! mes fils!

CAIN.

Ma mère!

EVE.

Enfans chéris,

Que mes flancs ont portés, que mon sein a nourris.
Le sang a triomphé, l'amitié vous rassemble :
Et ces bras maternels vous reçoivent ensemble ;
Et vous vous embrassez sur ce cœur palpitant ;
Tous nos maux ont cessé dans un si doux instant ;
Je sens tomber le poids de ma douleur amère :
Je suis donc une fois heureuse d'être mère.
Caïn, je t'en rends grace, à toi, dont le retour
Du souvenir d'Eden m'embellit ce séjour ;
Oui, cet Eden perdu, dans vous je le retrouve ;
Ses plaisirs éxhaloient les charmes que j'éprouve ;
Et ce lieu de misère où Dieu nous a bannis,
Me le rend tout entier si vous restez unis.

CAIN.

Qu'à votre fils ému ce transport vous rend chére.

ADAM (*à Caïn.*)

Eh ! bien, dis, n'es-tu pas plus heureux ?

CAIN.

Ah ! mon père ?

ADAM.

Tu l'es donc ? je le suis. Mais il faut, sans délais,
Associer Dieu même à ce grand jour de paix.
Tu le sais trop ; que peut, dans sa foibleste extrême,
L'homme que le seigneur abandonne à lui-même ?
Invoquez-le, mes fils, et qu'offert par tous deux
Un holocausse saint, sur votre accord heureux
Attirant de sa grace un rayon salutaire,
Rende les cieux garans des sermens de la terre,
Y consens-tu, Caïn ?

CAIN.

Je suis prêt.

ABEL.

C'est de lui
Que je tiens tes plaisirs que je goûte aujourd'hui :
Mes vœux lui sont bien dûs pour des faveurs si grandes.

ADAM.

Allez donc, mes enfans, préparer vos offrandes,
Et revenez soudain. (*Caïn et Abel sortent.*)

SCENE V.

EVE, ADAM.

EVE.

Quel jour, mon cher époux ;
Si nous avons souffert, ah ! des plaisirs bien doux
Remplacent mes chagrins et ta douleur profonde ;
Et ce saint holocauste où notre espoir se fonde,
Appelant sur nos fils les regards du Seigneur,
Va de nos cœurs encore assurer le bonheur.
Je reconnois bien Dieu dans un jour si prospère ;
S'il nous punit en maître, il nous console en père.

ADAM.

Chère Eve, écoute-moi. Pour conserver toujours
Ce repos que Caïn promet à nos vieux jours,
Prévenant les soupçons dont il sent les atteintes,
N'offrons plus, s'il se peut, de prétexte à ses plaintes.
Il dit toujours qu'Abel nous est plus cher que lui ;
Que nous le détestons ; il faut dès aujourd'hui,
Entre eux également partageant nos caresses,
Prodiguer à tous deux nos soins et nos tendresses.

EVE.

Rendre Caïn heureux est mon premier désir,
Tu m'en fais un devoir et j'y trouve un plaisir :
Compte sur tous mes soins. Mais nos deux fils arrivent,
Leurs femmes, leurs enfans à leurs côtés les suivent.
(Caïn et Abel entrent accompagnés de leurs femmes et de leurs enfans qui portent leurs offrandes.)

SCÈNE VI.

ADAM, EVE, CAIN, MÉHALA *et ses Enfans*, ABEL, THIRZA *et ses Enfans*.

ADAM.

Mes fils, sur ces autels que nous avons dressés,
Placez d'abord ces dons au Seigneur adressés.
(Abel et Caïn placent leurs présens sur leurs autels.)
Caïn, pour qui sur toi sa grace se repose,

Tu sais quel sentiment cet appareil t'impose.
Ce ne sont point ces fruits, cet encens que nos mains
Présentent en tremblant à ce Dieu des humains,
Qui rendent à ses yeux un sacrifice auguste;
C'est la ferveur qui l'offre : un cœur soumis et juste
Sait sur-tout mériter ses secours bienfaisans;
Et nos vœux devant lui sont plus que nos présens.
Prends garde que cet œil, qui lit dans les pensées,
N'y trouve un reste impur de tes fautes passées,
Et vers cet holocauste avance revêtu
De ce repentir vrai qui nous rend la vertu.
Quand nos dons lui sont chers, une flamme sacrée
Descend soudain sur eux de la voûte azurée :
Fais que, par ton remords et ton zèle épurés,
De ce signe éclatant tes dons soient honorés.

CAIN.

Oui, mon père.

ADAM.

Mes fils, présentez vos offrandes;
Nous joindrons en secret nos vœux à vos demandes;
Et nous prierons tous Dieu, prosternés devant lui,
De laisser sur vous deux descendre son appui.

(Les enfans et la femme de Caïn se rangent avec lui près de son autel. Abel et sa famille se rangent près du sien. Adam et Eve se placent entre les deux autels dans le fond du théâtre.)

CAIN.

Dieu, qui dans ce séjour vois l'enfance du monde,
Reçois les fruits des champs, que ta bonté féconde.
Jette les yeux sur nous et daignes avouer
Les nœuds qu'avec Abel je viens de renouer.

ABEL.

Oui, mon dieu; qu'à ces nœuds ta bonté soit propice.
De Caïn et d'Abel reçois le sacrifice.

(Un tourbillon de feu paroît dans l'air.)

Il le reçoit! Caïn, vois, vois, ouvre les yeux;
Le feu sur nos autels descend du haut des cieux.

(La flamme consume l'offrande d'Abel, et remonte en s'éloignant de celle de Caïn.)

CAIN.

Oui, mais sur le tien seul : ô spectacle funeste!

ABEL.

Divine Providence!

CAIN.

Eh quoi ! le feu celeste
Cousume à mes regards les offrandes d'Abel !
Et mes dons rejettés restent froids sur l'autel !
Abel, Abel l'emporte !... ô fureur ! ô suplice !...
Impitoyable Dieu, voilà donc ta justice !
Je tombe aux pieds d'Adam, de remords pénétré ;
Je reçois dans mes bras cet Abel préferé ;
J'etouffe mon courroux ; dans mon ame plus pure
J'appelle la vertu, l'amitié, la nature ;
J'implore ta faveur que je crus mériter ;
Et ta main me repousse ! et, pour mieux m'irriter,
Tu mets, en refusant mes dons et ma prière,
Auprès de mes affronts le triomphe d'un frère ;
Tu me veux crimiuel !... eh bien, je le serai ;
Quoique mon sort l'ordonne, oui, je l'accomplirai.
Dejà même la rage, un moment suspendue,
Renaît plus forte encor, dans mon ame éperdue ;
Je me rends aux fureurs pour qui tu m'as formé,
Prépare ton tonnerre en tes mains rallumé ;
Je vais justifier ton courroux qui m'opprime,
Et saurai mériter d'être enfin tà victime.

ADAM.

Quoi ! mon fils...

CAIN.

Laisssez-moi.

MÉHALA.

Cher époux, que ma foi...

CAIN.

Laissez-moi.

EVE.

Mon cher fils, dans mes bras...

CAIN.

Laissez-moi.
A tous les sentimens Dieu m'a rendu contraire:
Je ne suis plus pour vous époux, ni fils, ni frère :
Je suis Caïn.

ABEL.

Du coup qui t'accable aujourd'hui
Est-ce que tu me rends, Cain, responsable ?

CAIN.

Oui.

ABEL.

Je ne mérite pas ces injustes reproches ;
Mais j'implore à tes pieds mon pardon....

CAIN.

Tu m'aproches,
Traître !

ABEL.

Est-ce toi, Caïn, qui me traites ainsi ?
As-tu donc oublié que tout-à-l'heure, ici,
Ici même, où sur moi ton courroux veut s'étendre,
Tu viens de me jurer l'amitié la plus tendre ?

CAIN.

Moi ? va, si dans ce lieu j'ai dit que je t'aimois,
Traître, je t'ai trompé, je ne t'aimai jamais ;
Je te hais pour toujours, et te hais plus encore ;
Je ne deteste Dieu que parce qu'il t'honore ;
Oui, c'etoit un besoin pour moi de t'abhorrer ;
Et je sens du plaisir à te le déclarer.
Ton bonheur, tes succès sont mes plus grands suplices,
Et de tous mes tourmens je ferois mes délices,
S'ils t'accabloient toi-même, et lorsque je gémis ;
Si je pouvois entendre et compter tous tes cris...
Tu pleures!... que pour moi cé spectacle à de charmes,
Je vois moins mes affronts en regardant tes larmes.
Dieu d'Abel, une fois ôse exaucer mes vœux !
Ecrase - nous ensemble., et je me crois heureux.
Je sors.

ADAM.

Demeure.

CAIN.

Eh! quoi, vous voulez que je reste...
Sauvez-moi donc l'aspect de cet autel funeste ;
Je sors pour l'épargner à mon œil égaré ;
Mais je l'emporte encor dans mon cœur déchiré.

(Caïn s'échappe, Méhala et ses enfans, Adam et Eve le suivent ; Abel veut le suivre aussi, mais Thirza et ses enfans l'arrêtent et l'entraînent d'un autre côté.)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente un site horrible, dans le fond une chaîne de montagnes et de rochers dont les sommets sont inégaux. Caïn est couché sur la terre et endormi, appuyé sur un rocher et sa bêche à côté de lui.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAIN (*endormi*), MÉHALA.

MÉHALA.

Où trouver mon époux ?. . Dieu, qu'il me soit rendu.
Ah ! c'est lui que je vois sur la terre étendu !
Il dort !... et sur un roc il a posé sa tête !
Que plutôt dans mes bras !... Méhala, non, arrête,
Respecte son repos, sois tranquile témoin
Du sommeil passager dont il a tant besoin.

CAIN (*endormi.*)

Mes enfans....

MÉHALA.

Il gémit.

CAIN (*toujours endormi.*)

Fils d'Abel, votre rage...

MÉHALA.

Toujours sa haine, ô, ciel !

CAIN (*toujours endormi.*)

Mes fils dans l'esclavage !

MÉHALA.

Quel songe l'épouvante ? après tant de travaux,
Le sommeil pour lui seul n'est donc pas le repos !
(*Caïn soupire profondément.*)
Sa gémissante voix frappe encor mon oreille.

CAIN (*toujours endormi.*)

Fils d'Abel, arrêtez, ou je vais...
(*Il fait ici un mouvement violent qui le réveille. Il se lève avec un air troublé.*)

MÉHALA.

Il s'éveille ;

L'égarement, la rage éclatent dans ses yeux
Mon cher époux.

CAIN.

Où sont mes enfans ?

MÉHALA.

Tous les deux
En t'attendant, Caïn, se sont rangés près d'Eve.

CAIN.

Hélas !

MÉHALA.

Quel nouveau trouble en ton ame s'élève ?
Le sommeil t'a, je crois, offert un songe ?

CAIN.

Affreux.

MÉHALA.

Parmi des sons confus et des cris douloureux,
J'ai distingué le mot de fils et d'esclavage :
Qu'as-tu vu ?

CAIN.

Nos malheurs. Près de ce roc sauvage,
J'implorois le répos depuis long-tems perdu.
Le sommeil sur mes yeux à peine est descendu,
Qu'un songe à mes esprits présente ces images
Où du sombre avenir nous lisons les présages.
J'ai vu (ce songe a fui, mais non pas son horreur,
Qui toute entière encore est au fond de mon cœur);
J'ai vu des champs, non tels que malgré notre offense,
Du monde à nos regards en offre encor l'enfance,
Mais tels que ces déserts dont l'œil est attristé ;
De vieux toits couvroient seuls leur vaste nudité.
Là, sous le poids du jour, dans un travail austère,
Des malheureux courbés sollicitoient la terre,
Qui, vingt fois retournée, au bras qui l'entr'ouvroit,
Sembloit n'abandonner ses présens qu'à regret.
Les instrumens fuyoient leurs mains appésanties :
La poussière couvroit leurs figures flétries :
Les ronces, les buissons blessoient leurs pieds sanglans,
Et la sueur couloit de leurs membres tremblans...
C'étoient mes deux enfans, hélas ! et leur famille,
Soudain la scène change : à mes yeux s'offre et brille
Une plaine, où la terre étale en même tems

Les

Les présens de l'automne et les dons du printems.
Les descendans d'Abel, dans ces riches campagnes
Chantant nonchalamment aux pieds de leurs compagnes,
Se nourrissoient des fruits qui tomboient de leurs mains;
Et de joie et de paix composoient leurs destins,
Un d'eux se lève, et dit, en reposant sa lyre:
» Ecoutez, mes amis, ce que le ciel m'inspire.
» Ces champs à nos souhaits sont toujours complaisans.
» Mais il faut que nos mains demandent leurs présens:
» A manier le luth nos mains accoûtumées
» Pour ces soins fatiguans ne furent point formées.
» Près d'ici, dans ces champs, par eux seuls cultivés,
» Vivent des laboureurs au travail éprouvés.
» Quand du sommeil trompeur ils goûteront les charmes,
» Amis, fondons sur eux, sans recourir aux armes;
» Osons les enchaîner, et que dans nos vallons
» Leurs bras tracent pour nous de pénibles sillons».
Il dit: à ce projet les cruels applaudissent.
Je les vois qui déjà sous mes yeux l'accomplissent.
Des cris frappent soudain mes sens épouvantés.
Des cabanes en feu les lugubres clartés
Font luire dans la nuit un jour pâle, et les flammes
Me découvrent mes fils, leurs enfans et leurs femmes,
Que la race d'Abel vers ses champs fortunés
Chassoit insolemment l'un à l'autre enchaînés.

MÉHALA.

Ah! Dieu!

CAÏN.

Quoi! mes enfans, nés plus forts et plus braves,
De ceux d'Abel un jour devenir les esclaves!
Mes enfans exercer de serviles travaux
Qui d'un maître indolent nourriroient le repos!
Ah! mon bras dans la rage où ce penser me plonge...

MÉHALA.

Où vas-tu t'égarer? quoi! sur la foi d'un songe,
Qui peut-être, Caïn, ne t'offrit qu'une erreur,
Peux-tu donc écouter cette aveugle fureur?
Pourquoi t'inquiéter d'un présage funeste?
Sois toujours vertueux., que t'importe le reste?
Que te fait l'avenir? dois-tu donc t'affliger

D'un malheur incertain que tu ne peux changer?
Du ciel avec respect attendons l'ordre auguste :
Laissons faire au Seigneur, il ne peut qu'être juste...

CAIN.

Juste ! lui ! qui tantôt rejetta mes présens !
Qui n'a que pour Abel des regards complaisans !
Vois quelle est sa rigueur : de peur que l'espérance
Me laissât du présent supporter la souffrance;
M'annonçant un tourment qui ne doit point finir,
Il avance à mes yeux le terrible avenir !
C'est peu de tant de maux, d'affronts que je dévore;
Sa main dans mes enfans vient me frapper encore !
Et tous mes descendans, infortunés, proscrits,
Gémiront sous le poids des chaînes, du mépris,
Des chaînes! mes fils!.. tremble, ô frère que j'abhorre;
Postérité d'Abel, vous n'êtes point encore !

MÉHALA.

Que dis-tu?

CAIN.

Que mon cœur est las d'être innocent;
Que ma raison se perd.

MÉHALA.

Mais les saints droits du sang !
Mais l'amitié !

CAIN.

Je hais.

MÉHALA.

Ta vertu qui réclame....

CAIN.

Je n'en ai plus ! la rage est seule dans mon ame.

MÉHALA.

Empêchons qu'à ses yeux Abel vienne s'offrir;
Et cherchons ses enfans qui pourront l'adoucir.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

CAIN *seul.*

ÉCLATEZ sentimens de haine et de vengeance.
Malheur à tout Abel s'il cherchoit ma présence.
Je sens que je puis tout dans le trouble où je suis...
Mais où donc est ma femme?... hélas! elle m'a fui...
Méhala m'abandonne à ma douleur profonde!...
Suis-je donc en horreur à ses yeux comme au monde?

Allons; que le travail, car je n'ai plus que lui
Qui puisse à mes chagrins présenter un appui,
Remplisse au moins le vuide où mon ame s'affaisse,
Et soit tout pour Caïn que l'univers délaisse.
(Il prend sa bêche.)
Instrument, seul témoin de mes efforts constans,
Dont ce bras, chaque jour, est chargé si long-tems;
Viens nourrir mes parens, viens nourrir Abel même;
Cet Abel, dont les fils par le dieu qui les aime
Elevés sur les miens... ciel! qu'est-ce que je voi?
Abel!

SCÈNE III.

CAIN, ABEL *entrant par le côté opposé à celui par où Méhala est sortie.*

ABEL.

Oui, cher Caïn, c'est ton ami, c'est moi,
Qui ne peux un moment me passer de ta vue,
Qui viens pour t'embrasser...

CAIN (*à part.*)

O fatale entrevue!
(A Abel.)
Mon bras.,. Vas-t-en, vas-t-en.

ABEL.

Ah! mon frère, ah! Caïn,
Tu peux garder encor ce courroux inhumain!
Oses-tu me punir de la rigueur céleste?

CAIN, (*à part.*)

Ma rage croît encore à son aspect funeste!
C'est donc là ce mortel, ce favori de Dieu
(A Abel.)
Dont un jour les fils... sors, te dis-je, de ce lieu.
Crains ma juste fureur.

ABEL.

Je ne crains que ta haine.

CAIN (*à part.*)

O transport! ô courroux que je retiens à peine!
Ma main, pour le frapper, se lève malgré moi.
(A Abel.)
Vas-t-en donc.

ABEL.

Je ne puis me séparer de toi.
Non, tu n'oubliras pas cette union sacrée,

C a

Aux yeux de nos parens devant le ciel jurée ;
A mes bras vainement tu prétends échapper.

CAIN.

Serpent, dans tes replis tu veux m'envelopper!
C'est pour m'assassiner que ta haine m'embrasse.
(Il donne à Abel un coup de bêche sur le front.)
Tiens, tiens voilà le prix de ta perfide audace.
Descendans de Caïn, soyez tous vengés.

ABEL, *en tombant.*

Dieu !
Je me meurs... cher Caïn, je te bénis... adieu.

CAIN *(courant à lui.)*

Que vois-je?... ciel!... le sang inonde son visage !...
Qu'ai-je fait?... coup affreux !... trop détestable rage!
Ah! qu'ai-je fait?... Abel, Abel, ranime-toi :
Rouvre ces yeux éteints qui me glacent d'effroi....
Vas, je ne te hais point, c'est moi seul que j'abhorre:.
(Il se met à genoux.)
Mais un mouvement... Dieu, fais qu'il respire encore!
L'espoir, pour me punir, vient encor m'aveugler;
C'est son dernier soupir qu'Abel vient d'exhaler...
Ah!... j'entends dans mon ame une voix me maudire..
Je sens là des tourmens... le remords me déchire...
Dieu lui même l'attache à ce sein dévoré....
Oui, le titre de frère est un nœud si sacré
Qu'en osant le briser au ciel on fait injure,
Un frère est un ami donné par la nature...
Je n'en ai plus ; je n'ai que l'horreur et l'effroi
D'être seul dans le monde avec mon crime et moi.
Misérable!... et par moi la terre épouvantée
A bu le premier sang dont elle est humectée !
Et par ce coup affreux dont j'ai rougi ma main,
J'ai, du meurtre, aux mortels enseigné le chemin !
Je vois le monde entier, chez les races futures,
Se perdre à mon exemple en ces routes impures....

SCÈNE IV.

CAIN, MÉHALA *et ses Enfans.*

MÉHALA *(voyant Caïn dans le plus grand trouble.)*

Ciel! qu'as-tu, cher Caïn ?

CAIN.

C'est toi!.... n'approche pas....

Crains de toucher mes mains, de marcher sur mes pas;
Crains de respirer l'air que ton époux respire....
Il est empoisonné.

MÉHALA.

Comment?... que veux-tu dire?
Je t'amène tes fils, presses-les sur ton cœur.
Leur aspect...,

CAIN.

Leur aspect redouble ma douleur.

MÉHALA.

Hélas! ils ont souvent appaisé mes souffrances!

CAIN.

Ils me coûtent à moi plus cher que tu ne penses...,

MÉHALA.

Mais pourquoi ce discours, ce front épouvanté...,

CAIN.

Si tu savois!...

MÉHALA.

Eh, bien?

CAIN.

Pourquoi m'as-tu quitté?

MÉHALA.

Un moment.....

CAIN.

Un moment est assez pour un crime.
Vois jusqu'où m'égara la fureur qui m'anime (1),
Vois.... *(à Adam et Eve qui entrent alors.)*
Voyez tous.

SCENE V.

ADAM, EVE, CAIN, MÉHALA *et ses Enfans*,

ADAM.

ABEL dans son sang étendu!

CAIN.

Eh bien! ce sang, c'est moi, moi qui l'ai répandu.

ADAM.

Toi! Caïn!.., qu'as-tu fait?

(1) M. St. Prix, qui a joué Caïn avec tant de talent, détourne la tête en montrant à Méhala le corps sanglant d'Abel. L'idée de cette position lui appartient: elle est sublime.

CAIN.

Un crime abominable.
Qui me rend à moi-même un objet exécrable !
Pour qui le Ciel n'a pas d'assez grands châtimens !

EVE, *(auprès du corps d'Abel.)*

Abel ! mon cher Abel !

MÉHALA, *auprès de Caïn qui est appuyé sur elle.*

Quels horribles momens ?

ADAM, *contemplant ses deux fils.*

L'assassin est mon fils !... ce cadavre insensible,
Il est encor mon fils ... Te voilà, mort terrible !
Mais qu'avois-tu besoin du bras d'un meurtrier?...
Etoit-ce à l'innocent à mourir le premier ?... (1)
Et toi, Caïn, comment contre un frère si tendre...

CAIN.

Hélas ! ainsi que vous je ne le puis comprendre....
Quelqu'esprit malfaisant, des enfers échappé,
Aura conduit les coups dont Abel fut frappé....
Mais non, l'enfer ; c'est moi ! je suis le seul coupable.
Ah ! mon père !

ADAM.

Je vois que le remords t'accable.

CAIN.

Il me déchire... hélas ! en tombant sous mes coups,
Abel jettoit sur moi les regards les plus doux ;
Il daignoit me bénir d'une voix expirante ;
Il me tendoit encor sa main foible et tremblante ;
Il sembloit pour ma grace en secret prier Dieu ;
Et son dernier soupir fut le plus tendre adieu !

(1) Ce vers et cet autre du premier acte :

Quel crime as-tu commis dont je sois innocent ?

sont entièrement dans une traduction en vers de deux chants de la Mort d'Abel, par M. Gilbert. Je ne la connoissois pas quand je les fis ; et on croira sans doute aisément que travaillant sur le même original que M. Gilbert, j'aie pu me rencontrer deux fois avec lui. Cependant quand j'ai trouvé ces deux vers dans sa traduction, j'ai essayé de les changer ; mais craignant de ne pouvoir le faire sans les gâter, j'ai pris le parti de les garder ; et j'ai mieux aimé laisser dans ma pièce deux bons vers qu'on pourra attribuer à un autre, que d'en donner deux mauvais qu'on ne pourroit attribuer qu'à moi.

Ma grace!... Non, sa mort demande mon supplice.
Quoi! tu ne tonnes pas éternelle justice!
Elle approche!... Au milieu des vents et des éclairs,
La foudre gronde, roule, éclate dans les airs;
Un nuage enflammé m'environne et m'atterre.

SCÈNE VI.

ADAM, EVE, CAIN, MÉHALA *et ses Enfans*, LA VOIX DE DIEU *dans un nuage qui couvre tout le théâtre.*

LA VOIX DE DIEU.

Cain?

CAIN.

J'entends mon nom.

LA VOIX DE DIEU.

Qu'as-tu fait de ton frère?

CAIN.

Tout va prendre une voix pour me le demander!
Abel!...

LA VOIX DE DIEU.

Qu'en as-tu fait?

CAIN.

Devois-je le garder?

LA VOIX DE DIEU.

Eh! quel est donc ce sang qu'a versé ta furie?

CAIN.

Je ne sais.

LA VOIX DE DIEU.

Jusqu'à moi ce sang s'élève et crie.
Caïn, entends l'arrêt du premier assassin:
Toujours tu croiras voir expirer sous ta main
Ton frère, qu'a frappé ta haine criminelle;
Tes membres frémiront d'une horreur éternelle;
De déserts en déserts tu vas porter tes pas.
Ma malédction ne te quittera pas.
Des traits de sang écrits sur ton front homicide,
Diront à tous les yeux: voilà le fratricide;
Et les mortels fuiront, à ta vue effrayés,
Loin du sentier maudit où poseront tes pieds.
(Le nuage remonte au bruit du tonnerre et à la lueur des éclairs.)

MÉHALA.

Quel arrêt rigoureux !

CAIN.

Il est trop légitime ;
Le supplice jamais n'égalera mon crime....
Je saurai le subir.... je fuis loin de ces lieux
Bois épais, rocs déserts, antres silencieux,
Recevez, et cachez ma tête criminelle,
Oui, je cours embrasser votre horreur qui m'appelle.
Je pars.

MÉHALA.

Je te suis.

CAIN.

Reste.

MÉHALA.

Et nos nœuds.....

CAIN.

Sont rompus.

MÉHALA.

N'es-tu pas mon époux ?

CAIN.

Non, je ne le suis plus.
Laisse-moi seul au sort que le Ciel me prépare :
De toi, du monde entier mon crime me sépare....

MÉHALA

Tes fils, ta femme...

CAIN.

Adieu.

MÉHALA.

Non, je m'attache à toi.

CAIN.

Je ne suis pas puni si tu pars avec moi.

Cain s'échappe des bras de Méhala : Méhala le suit malgré lui avec ses enfans, de monts en monts, de rochers en rochers, qui les cachent et les font reparoître tour-à-tour. Adam et Eve restent immobiles auprès du corps d'Abel. Caïn, Méhala et ses enfans s'arrêtent sur le plus haut de la montagne, pour jetter un dernier regard à leurs parens.

FIN.

ÉPICHARIS ET NÉRON,

OU

CONSPIRATION

POUR LA LIBERTÉ.